

Recherches sociographiques



Thomas-M. CHARLAND, O.P., *Histoire des Abénakis d'Odanak (1675-1937)*

André Vachon

Volume 8, numéro 1, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vachon, A. (1967). Compte rendu de [Thomas-M. CHARLAND, O.P., *Histoire des Abénakis d'Odanak (1675-1937)*]. *Recherches sociographiques*, 8(1), 102–104.
<https://doi.org/10.7202/055347ar>

qui écrivait que l'interprétation par le Pacte « persistera comme l'un des éléments les plus tenaces de la définition que le Canadien français donne de l'histoire de son Canada. » Pour ma part, j'irais même jusqu'à écrire qu'il importe peu que la Confédération ait été à l'origine un Pacte : ce qui importe, c'est que depuis assez longtemps dans notre histoire nous l'avons regardée comme tel. Cette interprétation est assez féconde et si elle offre des solutions, on ne doit pas la mettre de côté pour des motifs juridiques ou historiques. Le livre du père Arès donne d'ailleurs d'assez bons fondements historiques à la théorie du Pacte.

L'ouvrage est complété par une excellente bibliographie qui contient la référence à peu près de tous les ouvrages et les articles qui ont été écrits sur la nature de la Confédération.

Jean-Charles BONENFANT

*Bibliothèque de la Législature,
Québec.*

Thomas-M. CHARLAND, O.P., *Histoire des Abénakis d'Odanak (1675-1937)*, Montréal, Les Éditions du Lévrier, 1964, 368 p.

Les Français n'eurent peut-être pas, en Nouvelle-France, d'alliés plus fidèles et plus dévoués que les Abénaquis, redoutés à juste titre des colons de la Nouvelle-Angleterre et des Iroquois eux-mêmes. Originaires de l'Acadie et du Maine, dans la région des rivières Kennebec et Pentagoët et de leurs tributaires, les Abénaquis commencèrent assez tôt à se rapprocher des Français. Par la suite, leur attachement au catholicisme les retint toujours dans les limites de la colonie habitée. Certains s'établirent d'abord, avant 1650, dans la mission Saint-Joseph de Sillery ; d'autres, à partir de 1683, dans la mission Saint-François de Sales, au Sault de la Chaudière ; mais, dès avant 1680, il y avait des Sokokis et des Abénaquis à Bécancour et à Saint-François-du-Lac. À Saint-François, en 1700, fut transférée la mission de la Chaudière. Malgré la présence de Sokokis, groupe distinct jusqu'en 1850, et de Loups (Mahingans), on accoutuma, dès cette époque, de ne voir, en la mission Saint-François, que des Abénakis.

C'est aux Indiens de cette dernière mission que le Père Charland a consacré le présent ouvrage. L'abbé Joseph-Anselme Maurault, il est vrai, avait publié en 1866 une *Histoire des Abénakis*, mais fondée surtout sur des traditions orales (à ce titre, elle n'est pas sans mérite), et incomplète pour ce qui a trait à l'histoire de Saint-François. Plus récemment, en 1948, l'abbé Honorius Provost, dans une brochure (*Les Abénaquis sur la Chaudière*), étudiait brièvement les origines lointaines de la mission Saint-François. Il est heureux qu'un spécialiste rompu à la discipline historique comme le Père Charland, qui avait déjà abordé la question dans son *Histoire de Saint-François-du-Lac*, nous en livre maintenant l'histoire définitive.

Sous certaines conditions, les seigneurs de Saint-François et de Pierreville concédèrent des terres aux Abénaquis. Dès 1715, ces derniers occupaient l'emplacement actuel d'Odanak. Ils y vivaient de la culture du blé d'Inde, de la traite des fourrures et, il faut bien le dire, des primes que leur versait l'État pour chaque scalp anglais rapporté de leurs expéditions guerrières. Ennemis acharnés des Anglais, ils n'en résistèrent pas moins difficilement, pendant la paix qui suivit le traité d'Utrecht (1713), à l'invitation de leurs compatriotes d'Acadie d'aller y commercer avec les colons de la Nouvelle-Angleterre : 25 hommes émigrèrent alors ; d'autre part, après 1730, certains s'installèrent sur la rivière Missisquoi, attirés eux aussi par le commerce interlope. Mais la guerre, à partir de 1744 ou 1745, mit fin à ces vellétés de dispersion. Réveillant leur ardeur et leur cruauté, les Abénaquis repartirent à la chasse aux chevelures anglaises. Mal leur en prit : en 1759, Rogers profita d'un prétexte pour les châtier, massacrant une trentaine des leurs et incendiant leur village.

Pour les Abénaquis de Saint-François, la conquête fut l'occasion de difficultés nouvelles et d'une évolution différente. Pendant la guerre de l'Indépendance américaine, par exemple, on ne les voulut pas comme combattants : ils durent se contenter d'être guides. Par la suite, ils abandonnèrent toute activité militaire. Souvent et pendant de longues périodes, ils manquèrent totalement de missionnaire. La propriété de leur territoire était alors menacée, les actes de concession spécifiant qu'il retournerait aux seigneurs primitifs advenant la disparition de la mission. Pendant le même temps, peu intéressés à l'agriculture, et tournés à peu près uniquement vers la chasse, les Abénaquis avaient vendu à des Blancs de nombreuses terres, à ce point que bientôt de 200 à 300 familles canadiennes vivaient parmi eux. Or, peu à peu, on leur enleva leurs territoires de chasse : ils durent devenir guides dans les clubs privés, et se rabattre sur l'industrie des paniers, qu'ils vendaient aux États-Unis. Au contact des Américains, certains s'initient au protestantisme, que Masta, ancien élève d'un séminaire protestant, introduisit à Saint-François vers 1830. Ce fut le début de longues rivalités, religieuses, politiques et personnelles : querelle des écoles catholique (établie en 1803) et protestante, et des Églises, catholique, anglicane (1866) et adventiste (1885). Le conseil, fortement divisé, donnait occasion aux administrateurs fédéraux d'intervenir sans cesse dans les affaires de la tribu. La présence d'un missionnaire de leur sang, de 1895 à 1937, n'empêcha pas toujours les Abénaquis de se diviser profondément. Ils sont aujourd'hui environ 300.

Dans son histoire, le Père Charland n'a presque pas donné de renseignements ethnographiques ; seules certaines citations décrivent incidemment les mœurs et les coutumes des Abénaquis. On peut le regretter, car il y a encore, en ces matières, beaucoup à apprendre. Il ne faudrait pas, cependant, juger négligeable la part de cette étude qui nous montre l'Indien aux prises avec les Blancs, et son évolution profonde, que le Père Charland a notée, sans suffisamment s'y arrêter peut-être, dans le dernier chapitre de son livre. On trouvera en outre, dans cet ouvrage, des détails intéressants sur l'inévitable problème de l'eau-de-vie et sur certaines habitudes économiques de l'Indien. Mais tout cela n'est pas suffisamment systématisé ; au surplus, on y rencontre des inexactitudes comme celle-ci : « *Comme tous les autres Sauvages, les Abénakis de Saint-François cultivaient le blé d'Inde* » (p. 43).

On déplore encore, dans cette étude, somme toute excellente — complétée au surplus d'un index des noms propres et d'une utile table analytique des matières, — l'absence d'une bibliographie. Cela est ennuyeux pour le chercheur, d'autant que, dans ses références, l'auteur renvoie globalement à des collections (Papiers Vassal, Robert-Obomsawin, etc.) dont on ne connaît rien de la provenance, du propriétaire actuel, du contenu ou de l'importance. Quant aux autres sources, on en a une énumération incomplète et trop sommaire dans la liste des « Abréviations » (il eût fallu dire : *sigles*), à la page 9. C'est nettement insuffisant, surtout que les notes infrapaginales révèlent une riche documentation. Peut-être est-ce ici le lieu de noter que certaines références sont loin d'être claires (v. g. p. 36, réf. 28 à 31), en particulier parce que le Père Charland ne répète pas le nom de l'auteur en bas de page lorsqu'il l'a donné précédemment dans le texte, et qu'il utilise, toujours sans nom d'auteur, un *op.cit.* qui renvoie à un ouvrage cité deux ou trois références plus haut.

Dans cet ouvrage, généralement bien écrit, on décele cependant une certaine difficulté à ramasser la matière et à infuser une véritable unité aux chapitres, dont les titres ne correspondent parfois que fort partiellement au contenu. Il faut voir là l'un des inconvénients d'une histoire trop uniquement chronologique et événementielle. Le texte néanmoins est de lecture facile. On regrettera cependant certaines coquilles, et davantage quelques ambiguïtés (p. 121, lignes 29s., p. 122, 1^{er} par.), des fautes : « Or il n'y a *pas* trace de ce voyage dans *aucune* des relations... » (p. 20), « dès que la crainte se *fût* dissipée... » (p. 64), « ne *surent* pas » (p. 66), une confusion entre « amener » et « emmener » (p. 149, 188) ; quelques phrases mal construites : « Les deux captifs anglais faits par les

Abénaquis » (p. 144) ; et des anglicismes : « conviction », au sens de condamnation (p. 253), « secondé par » (p. 285), le « gouverneur général en conseil » (p. 325), un « bill » (p. 226), par exemple.

Malgré quelques faiblesses de fond et de forme, le dernier ouvrage du Père Charland fait honneur à l'historiographie canadienne. Il est digne de l'*Histoire de Saint-François-du-Lac*, du même auteur, que la critique avait chaleureusement accueillie en 1942.

André VACHON

*Les Presses de l'Université Laval,
Université Laval.*

Nicholas J. GUBSER, *The Nunamiut Eskimos : Hunters of Caribou*, New Haven & London, Yale University Press, 1965, XI + 365 p.

Après une première prise de contact de deux mois au cours de l'été de 1959, N. J. Gubser a ensuite passé quinze mois, de juin 1960 à août 1961, chez les Nunamiut, un groupe d'une centaine d'Esquimaux de Anaktuvuk Pass, Alaska. Il devait en rapporter les matériaux d'une thèse qu'il défendra à Yale *summa cum laude* et qui a servi de base au présent volume.

On appréciera d'emblée dans cet ouvrage un *Index* remarquablement détaillé, un bref mais précieux *Lexique* et une excellente *Bibliographie*. Détail à noter, cette dernière, outre qu'elle couvre l'éventail complet des connaissances sur la région et la population en cause, s'étend de 1784 à 1964. On trouve enfin en annexe la distribution des Nunamiut et des groupes voisins dans l'Alaska arctique, avec une carte, la disposition et la composition très détaillée du camp d'été de Anaktuvuk Pass en 1960 et le calendrier de toutes les activités saisonnières des Nunamiut.

N. J. Gubser a excellemment pratiqué la méthode de l'« observation participante » et en dépit de sa modestie on devine que ce fut dans des conditions très dures souvent. Il s'est astreint à apprendre la langue et a pu progressivement abandonner les entrevues intensives et l'« informateur-clé » des débuts pour les libres conversations. Un soin particulier a été apporté à l'étude du milieu naturel des Nunamiut où domine comme un élément déterminant le caribou. Enfin, une profondeur et un relief remarquables sont conférés à cet ouvrage par l'attention que porte l'auteur à l'histoire et à l'ethno-histoire des Nunamiut autant qu'à toute espèce de traditions orales de ce groupe.

Aussi bien l'intention fondamentale du chercheur a-t-elle été de saisir la perception qu'a d'elle-même et de son milieu la société Nunamiut. Une grande importance est ainsi attachée aux modes de connaissance. Et c'est dans cette perspective que sont examinées les deux cellules sociales essentielles, la *maisonnée* et la *bande*, sans négliger pour autant l'ensemble des relations de parenté et de toutes les autres relations non plus que les divers aspects de la vie individuelle.

Des données concrètes et précises sont rassemblées en grand nombre qui traitées avec finesse et prudence font éviter à l'auteur les pièges où donnerait aisément une telle étude d'une société vue par elle-même. En même temps est prise par l'anthropologue une vue particulièrement dynamique de ce groupe.

Cet excellent ouvrage deviendra sans peine un ouvrage de base de l'esquimologie actuelle. Mais par sa profondeur il intéressera tout autant l'anthropologie sociale et culturelle tout court.

A. DOUTRELOUX

*Département de sociologie et d'anthropologie,
Université Laval.*